

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



L'oeuvre occitane d'Andrée-Paule Lafont

Claire Torreilles

Volume 19, numéro 2, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1096131ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4107>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Torreilles, C. (2022). L'oeuvre occitane d'Andrée-Paule Lafont. *Voix plurielles*, 19(2), 111–130. <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4107>

Résumé de l'article

Andrée-Paule Lafont (1922-2015) fut une actrice reconnue de l'occitanisme dans les années 1950 jusqu'au début des années 1960. Elle s'est vivement impliquée dans le domaine de la poésie occitane comme poète et comme lectrice exigeante des cahiers de la jeune collection Messatges. Son activité de critique que l'on suit dans les articles publiés notamment dans la revue *Oc* culmine avec l'édition, en 1962, de la remarquable *Anthologie de la poésie occitane*. Dans le même temps, A.-P. Lafont compte au nombre des précurseurs les plus éclairés de l'enseignement de l'occitan. Nous présenterons les différents aspects d'une œuvre ambitieuse à laquelle elle mit soudainement un point d'arrêt.

© Claire Torreilles, 2022



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'œuvre occitane d'Andrée-Paule Lafont

Claire Torreilles, Montpellier

Résumé

Andrée-Paule Lafont (1922-2015) fut une actrice reconnue de l'occitanisme dans les années 1950 jusqu'au début des années 1960. Elle s'est vivement impliquée dans le domaine de la poésie occitane comme poète et comme lectrice exigeante des cahiers de la jeune collection Messatges. Son activité de critique que l'on suit dans les articles publiés notamment dans la revue *Oc* culmine avec l'édition, en 1962, de la remarquable *Anthologie de la poésie occitane*. Dans le même temps, A.-P. Lafont compte au nombre des précurseurs les plus éclairés de l'enseignement de l'occitan. Nous présenterons les différents aspects d'une œuvre ambitieuse à laquelle elle mit soudainement un point d'arrêt.

Mots-clés

Poésie occitane ; Collection *Messatges* ; Revue *Oc* ; Anthologie de poésie ; Enseignement de l'occitan ; Lafont, Andrée-Paule

Dans la construction de l'occitanisme et particulièrement dans la renaissance des lettres d'oc, Andrée-Paule Lafont a joué un rôle important qui n'a échappé à aucun de ses contemporains ni à aucun de ceux qui ont travaillé sur cette période décisive de l'après-guerre jusqu'au milieu des années 1960. Pour autant, son œuvre est mal connue et difficile à connaître tant elle contient, *volens nolens*, de zones d'ombre.

Elle est née à Molières-sur-Cèze, dans les Cévennes minières, le 29 décembre 1922, de parents instituteurs. En 1950, agrégée de grammaire, elle est nommée à Nîmes où elle s'installe (rue Parmentier) avec son mari Robert Lafont qui avait été nommé à Sète. Elle y a vécu toute sa vie. Elle a enseigné les lettres classiques et aussi l'occitan, au lycée Feuchères jusqu'en 1969, puis au lycée Daudet. Elle est morte à Nîmes le 8 octobre 2015.

Son domaine, c'est la poésie, investi sous différentes formes que nous allons évoquer successivement, mais qui, dans la vie, n'ont pas manqué d'interférer : l'écriture, la critique, l'enseignement.

L'écriture

Dans la revue *Oc*, qui publiait les premiers poèmes de Jean Mouzat, Pierre Bec, Jordi Pere Cerda, Bernard Manciet, Henri Espieux (la génération 1950), paraît, en

octobre 1952, « Estereu » de Suzana Vincens. C'est la première apparition de ce nom d'auteur qu'elle n'emploiera que pour la poésie. Aucune présentation, comme c'est l'usage dans la revue, mais une mise en page élégante avec un dessin orphique du sculpteur toulousain Henri Parayre. La première des trois sections dont le poème se compose est un introït en prose qui deviendra le « *portisson* » [liminaire] du recueil. Une prose amplement cadencée dont le premier mot est le pronom masculin : *e/*. Modifié en *eu* dans le recueil de la collection Messatges qui ne sera publié que quatre ans plus tard, en 1956 :

Eu totjorn anava amb dis sis uelhs la lutz matinosa que veniá roja pauc a pauc, e tanbèn veniá roja la davalada di còlas vers la mar. (Lis uelhs, 7)

[Lui, toujours allait avec dans les yeux la lumière du matin qui rougissait peu à peu, et à mesure rougissait la pente rude des collines vers la mer]

Un mouvement qui ne s'arrête pas, une descente vers la mer qui suit le mouvement des collines, du matin à la nuit, vers la lumière qui prend possession du monde, des yeux et de tout le corps du marcheur. C'est bien là le thème du recueil qui porte le titre de *Lis uelhs e son reiaume*, une course vers la lumière, un éblouissement :

*Dins ta lutz dintraviam país
tot quitant lo ruscle de nòstri còs
agachar la matinada
viatge d'avau camin de lutz bona lutz
anar dau matin e Provènça. (Lis uelhs, 9)*

Dans ta lumière nous entrions pays.
et nous laissions la ferveur de nos corps
contempler la matinée
course d'aval chemin de lumière bonne lumière
marche du matin et Provence.

Le mouvement se prolonge de poème en poème, de la brûlure du jour aux flammes de la nuit pour renaître de la lumière de l'aube dans les sources :

*Ai tornat veire e totjorn vese
sempre trenada dins tis uelhs
la sòrga bèla e la rama
lo gorg de lutz la cadena
qu'es lo riu dedins l'arbratge
e lo reingatge dis uelhs. (Lis uelhs, 15)*

J'ai revu et je vois encore
tressée sans cesse dans tes yeux
la source belle et la branche

le trou de clarté la chaîne
du ruisseau en la ramée
et le royaume des yeux.

Serge Bec est sensible à la force de ce déluge de lumière :

Lo mond de Suzana Vincens es un reiaume de clartat dau meteis còp leugièra e espessa [...] Es un país que se derraba qu'amb la fòrça immensa dis uèlhs. Un país qu'es fach d'un solet element : la luz. (Oc 1957, 266)

[Le monde de Suzana Vincens est un royaume de clarté à la fois légère et épaisse [...] C'est un pays arraché à la force immense des yeux. Un pays qui est fait d'un seul élément : la lumière.]

Pays jamais décrit mais nommé : « Provença », « Estereu », « Santa-Bauma », « Margarida », « Avinhon ». Les saintes de légendes et la poésie d'Aubanel flottent sur des formes vagues que la lumière dissout. Yves Rouquette le dit très justement : « Le poème avance à coup de certitudes et à force de transparence. L'amour seul s'y affirme et jamais sans doute la poésie d'oc n'avait ainsi pris les mesures de la solitude. Les images y perdent leur couleur, leur dessin, leur volume » (*Entretiens* 48). Andrée-Paule Lafont est la première autrice occitane à être publiée dans Messatges¹. Henri Espieux avait été d'abord surpris de la lire, dès 1952, avant de la reconnaître dans son écriture où plus tard il se reconnaîtra lui-même².

Si poèmas son rics. Crese i trobar tota la musica de sa votz, li cants que canta, lo gaubi un pauc infanta de son èsser. (Lettre à Robert Lafont du 7 juin 1952)

[Ses poèmes sont riches. Je crois y trouver toute la musique de sa voix, les chants qu'elle chante, le style un peu infante de son être.]

Une forme de surprise s'exprime aussi dans les recensions de Bec et Rouquette, les deux meilleurs poètes de la génération montante (celle de 1960³). Bec le dit en forçant le trait de l'autodérision au début de son article :

Dintre ieu me pensèrè : 'vaquí una femna que te vai parlar, adonc, marfisa-te mon òme ! Vas sentir bofar quauquis aures de romantisme !' E de fiu en cordura entendiau ja la Marceline Desbordes-Valmore fonhar dins ma cabeça...

¹ Le recueil n°21 qui précède *Lis uèlhs e son reiaume* est consacré à la traduction par Denis Saurat des poèmes français de Laurence de Beylié, *Poèmas mistics*.

² « Ses trouvailles j'aurais pu les trouver sans forcer mon rêve. C'est là un monde presque sans surprise et qui me surprend chaque fois ». Lettre à Robert et Andrée Lafont (« Chers vous »), du 3 dec. 1962.

³ Cf. Oc 216, mai-junh de 1960. *Poesia d'òc 1960*.

Lo quasern es dubert. Siau tot espantat e tot vergonhós. Ges de bramadissas, ges de lagremas, ges d'ensòmis de joves chatonetas... (Oc 1957, 265)

[En moi-même je pensai : c'est une femme qui va te parler, alors méfie-toi, mon homme ! Tu vas sentir souffler quelques brises de romantisme ! Et de fil en aiguille j'entendais déjà Marceline Desbordes-Valmore maugréer dans ma tête...

Le cahier ouvert, je suis tout surpris et tout honteux. Pas de cris ni de larmes, pas de songeries de jeunes fillettes...]

Et en conclusion, il souligne combien le vaste monde de Suzana Vincens est éloigné de « l'univers étroit des poètes officiels du Félibrige » contre lequel il s'affiche lui-même poète d'oc en Provence.

Rouquette, plus insolent que surpris, marque dans sa conclusion la différence entre « un visage de ce temps » et « ces dames de 1900 », dans lesquelles il range aussi bien Laurence de Beylié qu'Henriette Dibon.

Aucun autre recueil ne suivra *Lis uelhs e son reiaume*. Deux poèmes en prose seulement paraissent dans *Oc*. Le premier, « Mitologia », daté de « *genier 1953* » et publié en 1955, est une variation sombre sur le thème de la naissance à la lumière espérée mais entravée d'épreuves, à la manière d'un récit légendaire.

Devers li sièis oras, sus lo camin que se'n va de l'Arbosset a l'Afenador, au moment que li se'n tornavan dau potz, negres de lassitge e de crassa, s'èra entendut gingolar dins lo clarum di bosc ennevats. Cadun s'èra entanchat mai qu'a l'acostumada, estremant au mai fons d'eli la paura di bèstias atalentadas bramant dins lo frejolum de l'ivèrn. (Oc 198, 163)

[Vers les six heures, sur le chemin qui va de l'Arbousset à l'Afenadou, au moment où ils revenaient du puits, noirs de fatigue et de crasse, on avait entendu hurler dans la clarté des bois enneigés. Chacun s'était hâté plus que d'ordinaire, celant au plus profond de soi la peur des bêtes affamées qui crient dans la froideur de l'hiver.]

Le second poème, plus tardif, paru dans *Oc* de l'été 1957, commence ainsi : « *Davalère. La lutz rajava d'innocência* ». Toujours la descente vers la lumière, mais au passé et au terme d'une longue chute dans le puits du souvenir. Ce poème en prose, en trois temps, sans autre titre que ce mystérieux « Portisson » me paraît faire tragiquement écho au recueil de 1953, publié et sans doute reçu à contre-temps, alors que la lumière n'illumine plus le royaume des yeux :

*Sabe ges de nuech que la mar non comole - amb la lutz de miegjorn
nòstre reingatge – ont jai, roméc de sang, nòstre remembre. (Oc 205,
109)*

[Je ne connais pas de nuit que ne comble la mer– avec la lumière de
midi notre royaume – où gît ronce de sang notre souvenir].

La « voix douloureuse » devinée par Serge Bec derrière le chant du monde occupe ici tout l'espace du désenchantement. Placé, comme « Estereu », en tête de la revue, ce poème déchirant qui devrait annoncer le début d'un nouveau recueil me semble être un adieu à la poésie. Mais on ne peut que s'interroger. A-P Lafont n'a rien laissé, ni manuscrits, ni documents de travail ni correspondance. Quelques années plus tard, elle livre à Henri Espieux, fort apte à comprendre les vertiges du cœur et de la création, cette confidence que je m'autorise à citer parce qu'elle ne dit rien d'autre que ce qu'exprime le dernier poème publié, l'impression, « sans raison extérieure » précise-t-elle, de stérilité, d'impuissance : « Je n'ai plus rien. L'opacité de l'indifférence. Dans la poitrine une lourdeur de pierre. L'étouffement depuis des années. Le monde ^{absolument} inaccessible » (Lettre du 18 août 1962).

La critique

Mais, cette même lettre à Espieux nous servant de transition, elle annonce plus loin, en *post scriptum*, la publication prochaine (le 12 septembre 1962) de l'*Anthologie* et sur le ton rasséréné de la satisfaction d'auteur. Elle vient, écrit-elle, de lire la préface d'Aragon : « Elle est généreuse. Je viens de l'en remercier. Mais son titre est d'un goût : *Ouverture au chant des cigales* ! J'en frémis sans oser récriminer » (lettre du 18 août 1962).

En effet, le chant des cigales était, si j'ose dire, le chiffon rouge à ne pas brandir en ces temps d'occitanisme ombrageux et, qui plus est, devant celle qui proscrivait, en tout, le recours aux clichés, la banalité, la facilité, bref le « mauvais goût » expression qu'elle n'hésite pas à employer dans sa critique – notamment à propos des harangues de Philadelphie de Gerde (*Anthologie*, 5). Mais, en l'occurrence, sa mauvaise humeur cède devant l'adoubement littéraire de la poésie occitane moderne – et de l'IEO – par le grand nom des lettres françaises. Cette célèbre préface ouvre sur le rappel, en forme

de prétérition, de la *Leçon de Ribérac*⁴ : « Je dois à l'ancienne poésie d'oc peut-être l'honneur de ma vie, je l'ai aux temps obscurs de notre pays suffisamment proclamé pour n'y point revenir, ayant puisé dans la morale courtoise ce qui fait le sens de notre chant... (*Anthologie*, I-II) ». Puis Aragon, passant des troubadours aux temps modernes, par-dessus Mistral et une réaction félibréenne confusément suggérée, se fait le pourfendeur de l'injustice historique dont la culture d'oc est depuis longtemps victime en France. L'envolée finale rassemble rhétoriquement, de l'Atlantique à l'Oural, tous les « patois de Florence et de Tübingen, de la Tamise et de la Néva ».

L'*Anthologie* vient consacrer dix ans de travaux d'A.-P. Lafont sur la poésie occitane. La bibliographie de ses articles publiés, pour la plupart dans la revue *Oc*, en est le soubassement visible, l'invisible étant les échanges épistolaires ou téléphoniques, les rencontres, les collections d'ouvrages, les lectures et les débats au cours desquels elle est partie prenante – et souvent force motrice – de l'avancée étonnamment féconde des lettres d'oc dans cette décennie.

Dès le début des années 1950, elle s'occupe, dans l'ombre, de soutenir l'effort d'édition de la nouvelle poésie occitane dans la collection Messatges pilotée par Espieux, Girard et Lafont. On le découvre en reconnaissant son écriture sur les corrections de manuscrits ou d'épreuves ou bien au détour de correspondances, comme dans ces extraits de lettres de Lafont à Girard que j'ai citées dans un article (« Henri Espieux ») : « Je donnerai le Messatges Lagarde à Aubanel dès que j'aurai le manuscrit dactylographié par ma femme et que Lagarde revoit en ce moment » (Lettre du 28 octobre 1952). Et ailleurs : « Voici les épreuves d'*Encaminament* que ma femme a corrigées » (Lettre du 27 août 1957).

Elle participe activement, non seulement à la dactylographie, mais à l'évaluation des manuscrits, se préoccupe de l'organisation de l'édition ou, en temps de crise, de sa réorganisation, à tel point que Girard, sur le point de se retirer, la considère comme le seul recours : « J'estime que la direction de *Messatges* devrait être entièrement prise en main par madame Lafont, libre à elle de s'entourer des lecteurs qu'elle jugera

⁴ C'est à Ribérac, lieu de naissance du troubadour Arnaut Daniel, qu'Aragon situe, en 1940, sa réflexion sur la possibilité d'écrire une poésie de résistance utilisant les ressorts du « trobar clus ». Exposé dans la revue *Fontaine* en juin 1941, l'essai intitulé *La leçon de Ribérac* fut annexé au recueil *Les yeux d'Elsa* en 1946.

capables de... sociabilité » (lettre du 2 mai 1960). Elle-même fait à Espieux cette confidence de véritable éminence grise de la collection :

I a totjorn d'òbras en retard que contunhan d'entrepachar Messatges e que vòle sortir al mai lèu per fin de balhar mai de viu a la colleccion.
(Lettre du 10 septembre 1961)

[Il y a toujours des œuvres en retard qui continuent à empêcher Messatges de fonctionner et que je veux sortir au plus tôt pour donner plus de vie à la collection.]

C'est alors qu'elle ajoute, dans la marge, la seule mention que j'ai trouvée de son intention d'abandonner la partie : « *Puei e solament puei podrai quitar la plaça a quicòm mai* » [Ensuite, seulement ensuite, je pourrai laisser la place à autre chose].

Mais son nom n'apparaît dans Messatges qu'au bas de quelques préfaces (Delfin Dario, Jòrgi Reboul), et dans *Oc*, entre 1955 et 1958, dans les recensions des *quasèrns* [cahiers] parus (d'Espieux, Barral, Manciet, Cerda, Saurat, Bec, Beylié, Brazès), exercices qu'elle considère comme une critique modeste de « *significacion* » ou de signalement (*Oc* 199, 40) alors que son propos va bien au-delà. De son article sur *Encaminament Catar* de Denis Saurat (*Oc* 200, 187-190) dont elle est, depuis le moment où il surgit dans les lettres occitanes, une fervente admiratrice, Jean-François Courouau écrit : « L'épouse de Robert Lafont est de fait l'auteur d'un article [...] qui est probablement l'un des plus pertinents jamais écrits sur cette œuvre à bien des égards déconcertante⁵ » (*Saurat*, 51). A.-P. Lafont pratique aussi avec talent les autres genres de critique dont il est question dans le numéro 222, oct-déc. 1961 de la revue *Oc*, « *Laus de la critica* » et dont Philippe Gardy fait l'analyse dans *Plumas* (15-16), à savoir la critique universitaire et la critique d'humeur.

De la première relèvent les articles de fond sur les auteurs que, dans l'*Anthologie*, elle appelle « Les Aïeux » : Aubanel, D'Arbaud, Perbosc, Grenier, Camelat, ainsi qu'une réflexion méthodologique très novatrice, en 1953, sur « L'étude littéraire du XVIII^e siècle occitan » (*Annales IEO* 13, 1-24). La critique d'humeur correspond à des impatiences avant-gardistes. Elle s'exerce notamment à propos de l'anthologie *Poueto provençau de vuei* (*Oc* 206, 194-195) parue en 1957, qui révèle,

⁵ Une correspondance commence entre D. Saurat et A-P Lafont dont J-F Courouau souligne l'intérêt majeur et dont il fait le relevé précieux dans la « Chronologie » qui suit son édition (368-370) années 1956 et 1958.

dit-elle, le manque de force créatrice et de modernité de la poésie provençale, à de notables exceptions près sur lesquelles nous reviendrons :

Ges d'alén, ges de poesia viscuda, ges de crit. De ritmes gris, que siàn regulars o non, de causas grisas. Cercam la poesia, trobam lo crèire ninòi d'una pensada que se vòu fonsa. (*Oc* 206, 194)

[Aucun souffle, aucune poésie vécue, aucun cri. Des rythmes gris, réguliers ou non, des choses grises. Nous cherchons la poésie, nous trouvons l'illusion puérile d'une pensée qui se veut profonde.]

Dans tous les cas, si nous essayons de caractériser le style de critique d'A.-P. Lafont, nous devons lui reconnaître cette qualité qu'elle accorde à la poésie de Grenier, d'être, sans complaisance ni indifférence : « *una paraula ardenta, fonsament originala* » [une parole ardente, profondément originale]. Une parole qui ne cache pas ses préférences. Ainsi se dit-elle profondément émue par « *l'umilitat, li combas vergonhosas de l'univers de Roqueta, la lindetat sens taca de Mirèio* » et par *Belina*, bien plus que par les poèmes de la foi provençale ou gasconne de *Calendal* ou de *Morta e Viva* (*Oc* 197, 136). Ainsi préfère-t-elle le lyrisme de *Lutz dins l'escur* d'Espieux à la veine épique dans laquelle il s'engage. Ainsi oppose-t-elle à l'esthétisme antiquisant des *Cant Palustre* de d'Arbaud (*Oc* 189, 57-58) les frémissements de « cette vie sensible qui chemine en nous » qu'elle avait aimés dans *Lou Lausié d'Arle*.

Mais il lui arrive aussi de trouver des limites à la poésie énonciative et à la quête de transparence, comme chez Brazès, disciple de J.-S. Pons :

Lo mond, un temps sonat a l'existéncia per la preséncia de l'òme tòrna ara a la non-existéncia, a l'ensepeliment dins lo non-ren, lo sòm. L'òme s'en vai e lo mond tanca d'existir. (*Oc* 209, 152)

[Le monde, un temps appelé à l'existence par la présence de l'homme retourne alors à la non-existence, à l'ensevelissement dans le néant, le songe. L'homme s'en va et le monde cesse d'exister.]

À l'opposé, elle relève, dans l'écriture de Manciet, où palpète la violence du siècle, tout comme chez Cerda, Lafont ou Saurat, la puissance de renouvellement du poème par le discours, cet « *alén de discors que la poesia d'òc perdeguet entre 1920 e 1930 et qu'es a mand de retrobar* » (*Oc* 209, 150) [Ce souffle du discours que la poésie d'oc a perdu entre 1920 et 1930 et qu'elle est en train de retrouver], écrit-elle dans un article nécrologique consacré à Saurat qui lui inspire encore cet aveu :

Vòle creire lo poèta quand nos ditz que si poèmas li son dictats. I a tant de causas que parlan a sota-votz en nosautres, que vèngan de l'enfança

o di paires, dau sòmi de la nuòch, dis aquisicions un temps sepelidas de la vida conscienta ! (*Oc* 209, 149)

[Je veux croire le poète quand il nous dit que ses poèmes lui sont dictés. Il y a tant de choses qui parlent à mi-voix en nous-mêmes, qu'elles viennent de l'enfance ou des ancêtres, du songe de la nuit, des acquisitions un temps ensevelies dans la vie consciente !]

Dans le numéro d'*Òc* de 1961, cité plus haut, dont Robert Lafont est rédacteur en chef, alors qu'elle ne participe pas au grand débat de la revue sur la critique, A.-P. Lafont donne cependant un bel exemple de critique personnelle, en rendant compte du *Choix de poèmes* de Perbosc publié la même année par Félix Castan. Alors qu'elle a visiblement retenu de Castan, qu'elle connaît de longue date, l'approche générationnelle qu'il a inaugurée en 1952 dans *Oc* (187, 188, 189), ici, elle n'hésite pas à condamner sa « nervosité agressive contre Mistral et sa volonté d'arracher Perbosc à tous les courants nés du mistralisme ». Les temps ne sont plus, écrit-elle, chez les Occitans, à l'anti-mistralisme primaire, surtout depuis que Mistral a fait l'objet d'une « critique de compréhension intérieure et d'évaluation esthétique et morale », faisant référence, sans le citer, au *Mistral ou l'illusion* de Robert Lafont en 1954. Du coup, le modernisme du Perbosc de Castan paraît un peu forcé et faussé :

Era pas amenorar Perbosc que de mostrar sis estacas felibrencas. Era puslèu l'enaugar que de far veire coma aviá superat, per son compte, la malaisança de sa situacion d'escrivan occitanista. (*Oc* 222, 34)

[Ce n'était pas diminuer Perbosc que de montrer ses attaches félibréennes. C'était plutôt le rehausser que de faire voir comment il avait dominé, pour son compte, le malaise de sa situation d'écrivain occitaniste.]

Cette recension est, nous semble-t-il, la dernière.

En parlant des autres, on parle de soi. Il arrive que l'émotion dépasse le sujet, comme dans cette échappée sur le battement incessant de la poésie qui nous soulève et nous émeut comme la mer :

L'istòria de la poèsia es un pauc coma l'istòria d'una mar, que vengudas dau fons desconegut de l'abisme d'ersas prigondas i enauran son tumult, e lo tumult s'esperlònga d'ersa en ersa, sens que cale jamai lo fremin grelhât dau moviment major. Antau siá. D'ersa en ersa anam, portats per l'aiga dis esmogudas que deliurèron en nosautri de cada poèta lo cant prigond e familhier. (*Oc* 199, 40)

[L'histoire de la poésie est un peu comme l'histoire d'une mer où, venues du fond inconnu de l'abîme des vagues profondes soulèvent leur tumulte et le tumulte se prolonge de vague en vague sans que se taise jamais le frémissement né du mouvement majeur. Qu'il en soit ainsi. De vague en vague nous allons, portés par l'eau des émotions que libère en nous de chaque poète le chant profond et familier.]

Pour résumer l'activité critique d'A.-P. Lafont, nous citerons Yves Toti qui, dans son livre : *Oc, Pèlerin de l'absolu*, lui rend ce bel hommage *sub specie feminae* :

Dans *Oc*, jusqu'aux années 60, seule Andrée-Paule Lafont parvient à contester l'hégémonie des hommes. Elle s'impose surtout en tant que critique, dévoilant rapidement ses ambitions et son esprit scientifique. Avec tact mais fermeté elle entreprend de débarrasser la critique occitane de toute complaisance, son mal endémique. Tandis que ses confrères masculins se montrent avant tout préoccupés par leur production littéraire et ne livrent le plus souvent que des critiques coup de cœur, elle s'attaque avec méthode aux grands classiques, dans l'ordre : Théodore Aubanel, Joseph d'Arbaud, Paul-Louis Grenier, Michel Camelat, Antonin Perbosc, en alternance avec la recension des cahiers parus dans la collection Messatges, tableau d'honneur de la poésie contemporaine. (Toti 302)

L'*Anthologie de la poésie occitane*, publiée en août 1962, isole, dans le battement incessant de la poésie d'oc, la période de 1900 à 1960. L'autrice ne voulait ni ne pouvait commencer par Mistral, et elle entendait aussi montrer que le mouvement de renaissance de l'après-guerre n'était pas sans fondement. Elle dit à Henri Deluy : « Mistral lui-même est suffisamment connu et 1900 constitue une charnière. C'est le moment où l'influence de la poésie directement inspirée de Mistral s'affaiblit et où une poésie nouvelle naît » (*La Marseillaise*, 25 janvier 1963).

Dans une étude de 2009 (« Les premières anthologies »), nous avons situé cet ouvrage dans la lignée des nombreuses anthologies parues depuis celle qu'Ismaël Girard et Josep Carbonnell publièrent dans *L'Amic de les arts* à Barcelone en 1927, et elle nous apparaissait comme un pont entre la génération de la guerre inscrite dans la filiation des grands « Aïeux » (titre de la première partie) et celles des jeunes espoirs : Serge Bec, Yves Rouquette, Jean Larzac. L'ouvrage présente les œuvres de trente-huit auteurs. « C'est un ouvrage généreux, écrivions-nous, qui fait toute leur place aux grandes œuvres et aux grands auteurs : Pons donne le titre de la deuxième partie : *Cantilène*, Reboul de la troisième *Terroir nouveau* et Max Allier de la dernière : *Rigueur du temps* » (*Premières anthologies*, 322).

Si elle n'ouvre pas, à proprement parler, un champ littéraire, comme le faisait l'anthologie du *Triton Bleu* en 1946, cette anthologie vient à point pour définir ce champ et par là-même le constituer avec conviction et méthode. Elle se distingue de toutes les autres, en effet, par son ampleur, par la solidité universitaire de son appareil critique : longues introductions historiques, présentations bio-bibliographiques rigoureuses, élégance des traductions. Avec le temps, on peut en juger, c'est une œuvre de référence. Nous le disions en 2009 : « Un paysage se dessine dans lequel on entre volontiers, qui devient familier, qui structure la vision d'un monde poétique, qui le fait exister » (*Premières anthologies*, 322).

Nous mesurons aujourd'hui, mieux qu'hier, à quel point cet ouvrage est le fruit de l'implication totale d'A-P Lafont dans l'existence de Messatges et dans la vie intellectuelle de l'occitanisme dont la revue *Oc* est le reflet.

Saluée par Aragon, l'*Anthologie* reçoit, dès sa parution, l'hommage considérable d'un autre grand poète français de la Résistance, Pierre Emmanuel. Les huit pages qu'il lui consacre (*Oc*, 3-11) ont de quoi rendre jaloux tous ses « confrères masculins », pour employer les mots d'Yves Toti. Pierre Emmanuel est, en effet, le premier et le seul à rendre compte du regard de l'auteur sur son sujet, de la dimension et de la qualité du travail effectué, de sa « vitalité », de sa « signification historique ». Il lit l'ouvrage comme la quête d'une nation perdue chez les « Aïeux », sublimée sous différentes formes, devenant progressivement « une affirmation du langage renouvelé, la véritable patrie ». La langue d'oc, de « parole inaudible, parvenue à son plus haut point d'évidence », devient celle qui « déplace l'ordre des choses », écrit-il en citant Max Rouquette cité dans l'*Anthologie* (162).

Hélas, cet article magistral et qui visait, comme l'*Anthologie*, le public national, fut publié dans une traduction occitane de Pierre Bec et dans une revue *Oc* en crise⁶ dont Yves Rouquette était rédacteur en chef. Autant dire qu'il ne figure dans aucune des bibliographies de Pierre Emmanuel et qu'il est passé inaperçu alors que la préface d'Aragon a été largement commentée.

C'est cette préface, en effet, liée au choix éditorial, qui explique que l'*Anthologie* figure en bonne place dans les recensions du vaste réseau de la presse d'influence communiste, qui paradoxalement (ou pas) est difficilement accessible dans les

⁶ *Oc* n'a que deux numéros en 1963, deux en 1964. Elle devient *Letras d'Oc* au 4^e trimestre 1964.

bibliothèques publiques d'aujourd'hui⁷. René Lacôte reprend la chronique de la poésie occitane des *Lettres Françaises* qu'il avait délaissée depuis plus d'un an ; Henri Weber signe un article dans *La Pensée* ; Claude Barsotti, dans *La Marseillaise*, rapporte la réception d'A.-P. Lafont au Calen de Marseille⁸ et le débat mené par Henri Deluy ; Jean Malrieu salue dans *Les Cahiers du Sud* un ouvrage qui « ordonne, classe, situe les filiations, stylise les lignes de force » de la poésie occitane dont il est excellent connaisseur ; Pierre Pessemesse est surtout sensible, dans *Action Poétique*, à la démonstration de créativité de ses contemporains.

Nous ne pouvons ici nous attarder sur l'analyse de chacune de ces recensions souvent aussi bien informées que bien intentionnées qui visent à faire prendre conscience, dans les organes de la culture française, à travers le panorama proposé par A.-P. Lafont, de la situation spécifique et de l'évolution des lettres d'oc. Nous ne retenons que deux points.

Le premier, sans doute conventionnel s'agissant d'anthologie – chacun cherchant la place faite à ses préférés – c'est le relevé des absents. Il est parfois subjectif et présenté comme tel. Ainsi Jean Malrieu regrette-t-il d'emblée l'absence de Marcelle Drutel, l'Aubanelenco, dont *Li Desiranço*, écrit-il, le « séduisent toujours ». Exprimant les mêmes regrets dans son rapide compte rendu de *La France Latine* (28), et rappelant combien *Li Desiranço* « avait fait sensation en 1934 », Jean Lesaffre enchaîne alors sur la recension du *Second livre de l'Amour* de la poétesse provençale. De son côté, Castan encense *Li Desiranço* absentes comme « une date dans l'histoire de l'érotisme féminin, par sa franchise, son autorité, sa jeunesse et son éclat » (*Cocagne*, 103).

Plus général est le reproche fait à A-P Lafont de ne pas avoir accordé la place due aux grands Provençaux : Sully-André Peyre, Charles Galtier et Max-Philippe Delavouët. Elle s'en est expliqué sèchement – « en des lignes peu amènes » selon Philippe Martel (294) – dans une page de l'introduction (98-99) qui fait écho à son article polémique d'*Oc* 1957 sur *Poueto prouvençau de vuei* où toutefois elle excluait

⁷ Sans l'aide dévouée de François Eychart, nous n'aurions pas pu lire dans son entier l'article de Lacôte dans *Les Lettres françaises*, dont l'accès est aujourd'hui proprement confidentiel, et sans l'aide professionnelle de Françoise Bancarel du CIRDOC, nous passions à côté de beaucoup de références bibliographiques. Nous les remercions vivement l'un et l'autre.

⁸ Sont présents à cet événement, note Barsotti : Jorgi Reboul, fondateur et président du Calen, Yves Poggio, Marie-Rose Poggio, Lucienne Marrou, Robert Lafont, Jean Ballard, Guy Martin...

les trois poètes en question du reproche de médiocrité rétrograde fait à tous les autres. La préface prévenait le reproche dans une note passée sous silence par la critique : « Très discutables, à notre sens, elles [les positions de Peyre] ont motivé le refus de M. S. A. Peyre de prendre dans la présente anthologie la place où l'eût mis l'intérêt de son œuvre poétique » (*Anthologie* 99).

La mort de Peyre en décembre 1961 rend vraiment épineux ce débat ancré dans une polémique ancienne et malheureuse qui a enflammé les deux rives du Rhône et dont Philippe Gardy retrace utilement les contours dans *Plumas* 2021 (29-61). Quant à Andrée-Paule, devant les occitanistes marseillais, elle tient à rappeler le refus que Peyre lui avait opposé par lettre, « d'ailleurs d'une manière tout à fait courtoise ». Dans *Oc* 1963 (gen-junh), c'est Yves Rouquette qui renchérit : « *Son eles per de rasons diversas que diguèron de non al convit de nòstra amiga* » [Ce sont eux, pour des raisons diverses qui ont dit non à la demande de notre amie].

Un autre grand absent est le poète gascon Bernard Manciet⁹, l'estime poétique ayant sans doute été occultée par des querelles personnelles dont nous ne savons rien de précis sinon que la tension entre Manciet et Lafont était à son comble au début des années 60. Aussi bien Malrieu que Pessemesse le regrettent avec sincérité.

Enfin, c'est de Castan que vient le reproche le plus cinglant dans sa nouvelle revue *Cocagne* (103). Parce qu'A.-P. Lafont fait place à Eyssavel qu'il trouve médiocre et oublie Cubaynes qu'il porte aux nues, « elle reste, écrit-il, dans ses généralisations, prisonnière d'une critique traditionnelle qui ressasse les idées courtes de Mistral », ce qui est, non un jugement sur l'*Anthologie*, mais une méchante réponse à la leçon de mistralisme qu'elle lui avait donnée peu de temps auparavant (*Oc* 222, 34).

Un autre point nous semble important, dans le corpus des recensions de l'*Anthologie*, ou du moins est-il révélateur, en ce qu'il est lié à la thématique qui nous occupe, c'est la désignation de l'auteur de l'ouvrage par les critiques. Il y a ceux qui lui donnent son nom d'auteur : « Andrée-Paule Lafont » : Pierre Emmanuel, Pierre Bec, Jean Malrieu, Pierre Pessemesse, Jean Lesaffre. Politesse universitaire. Et puis il y a

⁹ Aucun extrait d'*Accidents* n'est cité, mais Bernard Manciet est présenté comme un grand espoir de la nouvelle poésie occitane : « Une même passion, un souffle semblable passent parmi ces œuvres jeunes, les rudes paroles de Max Allier, les cimes des poèmes politiques de J P Cerda, les terribles *Accidents* de B. Manciet... » (*Anthologie* 275). Dans sa recension d'*Accidents*, A-P Lafont écrivait, en 1956, qu'il était « per son alen febrós, un di grands poëmas de l'angoissa dau segle » [par son souffle enfiévré, un des grands poèmes de l'angoisse du siècle] (*Oc* 199, 42).

ceux qui glissent très vite de Madame Andrée-Paule Lafont à : « Madame Lafont », Barsotti, par style journalistique, et Lacôte de façon, me semble-t-il, plus significative. L'usage de la civilité sociale n'est-elle pas une manière de ne pas reconnaître l'auteur en tant que tel ? Lacôte cite (un peu en vrac) beaucoup de noms : Max Allier, René Nelli, Charles Camproux, plusieurs fois Robert Lafont, rappelant, par exemple, l'importance de l'anthologie du *Triton Bleu*... Dit-il jamais : Monsieur Camproux, Monsieur Lafont ? Non. Ce serait cuistre. Mais dire : « Tout au plus pourrais-je discuter avec Madame Lafont sur les poètes auquel elle attribue une importance qu'ils n'ont pas. » ne l'est-il pas bien davantage, avec un soupçon de paternalisme ? Alors qu'avec cet ouvrage majeur elle se fait un nom, on craint de soupçonner que l'autrice de l'*Anthologie* ne reste, pour Lacôte, que la femme de son ami et correspondant Robert Lafont.

Réflexion faite, quels sont les critiques de l'*Anthologie* qui s'attachent à exposer, non la préface ni les auteurs absents, ni leurs propres considérations sur la poésie d'oc, mais la démarche anthologique elle-même, mais les intentions de l'auteur ? Je n'en vois que deux, Pierre Emmanuel et Jean Malrieu.

Comment a-t-elle réagi à cette réception en demi-teinte ? On ne sait pas. Toujours est-il qu'elle entre dès lors dans le silence.

L'enseignement

Pierre Emmanuel termine son bel article, non par une envolée lyrique comme Aragon, mais par des considérations sur la transmission de la langue que lui inspire sa présence au stage de l'IEO à Bédarieux, l'été précédent. Le soutien que l'on doit à la « foi héroïque » des poètes occitans qui ont « choisi l'impossible », c'est bien d'enseigner la langue, comme le permet à présent la loi Deixonne : « C'est au niveau de la nation française tout entière, devant son opinion éclairée, que devrait être débattue cette question : comment défendre de l'extinction ou des catacombes un trésor linguistique si vivant et si fort ? » (*Oc* 227-228, 11).

Andrée-Paule Lafont appartient au petit groupe des pionniers de l'enseignement de l'occitan. Au lycée Feuchères de Nîmes, elle donne des cours optionnels de provençal – c'est l'appellation affichée alors par l'établissement – à des terminales, pour l'épreuve facultative au bac, mais aussi à des sixièmes, dont je suis, en 1958. J'ai

conservé mon cahier et des souvenirs très vifs. Je peux ainsi témoigner que cet enseignement était essentiellement fondé sur le texte littéraire et les meilleurs auteurs : Louisa Paulin, Bernard Lesfargues, Jean-Baptiste Chèze, Aubanel (dans la version en graphie normalisée pour le bac et la licence qu'elle préparait avec Claude Liprandi), Charles Camproux, Max Rouquette, Baptiste Bonnet. On lisait, on écrivait, on apprenait par cœur et on faisait de la grammaire, comme en cours de français où l'on découvrait Apollinaire, Rimbaud, Baudelaire, Victor Hugo, de solides nourritures dispensées sans académisme. Les cours d'occitan étaient pour beaucoup une révélation, mais tout son enseignement l'était. De façon aussi absolue qu'intranquille, nous admirions toutes « Madame Lafont », belle, jeune, brillante, mais d'une vivacité et d'une exigence réputées.

La bibliographie que nous avons établie montre combien elle contribue dans le même temps à la construction d'une didactique de l'occitan. Elle a publié très tôt (1951), avec Pierre Lagarde, *De la langue au pays*, déjà une anthologie, un choix de textes représentatifs des parlers de tout l'espace languedocien visant l'éducation linguistique et littéraire des professeurs, au moyen de pistes pédagogiques qui se fondent sur la conscience linguistique¹⁰ et l'apprentissage de la norme. Marie-Jeanne Verny a analysé (87-95) la richesse littéraire de cet ouvrage qu'elle appelle pour cela un « florilège ».

Par la suite, A.-P. Lafont prend part aux débats sur la pédagogie dans le mouvement occitaniste dont elle rend compte de loin en loin dans *Oc*. Il y a deux exigences à ses yeux, une exigence scientifique de replacer la culture d'oc dans toute perspective d'enseignement de langue, d'histoire ou de littérature et une exigence morale de ne pas couper l'enfant de son milieu, ni au début de sa scolarisation ni au terme d'un parcours universitaire réussi dont souvent le déracinement est le prix (*Oc* 198, 177). Sa participation est assez rare à la revue des *Cahiers Pédagogiques* fondée en 1956, où les femmes prennent leur place, Hélène Cabanes, rédactrice en chef, puis Denise Imbert. Au hasard de ses lectures, A.-P. Lafont donne à lire de belles pages de Perbosc ou du romancier catalan Puig i Ferreter.

¹⁰ Chaque leçon propose un texte d'auteur, suivi d'une rubrique à deux entrées : « Si ce parler est le vôtre » / « Si ce parler n'est pas le vôtre ».

Conclusion

Après 1962, nous n'avons plus trouvé sa signature, excepté pour une préface à *Chausida* de Jòrgi Reboul en 1965, qui sert de texte d'appel éditorial (le signe qu'elle accompagne toujours Messatges). A.-P. Lafont enseigne encore l'occitan, elle n'ignore rien des grands changements d'orientation et de personnes du mouvement, elle en discute volontiers, elle est présente, un temps, aux stages de l'IEO et à diverses manifestations, mais elle se tait publiquement.

Nous avons parlé du dernier poème, de la dernière recension. Voici le dernier article. Dans *Oc* de 1962 intitulé « En l'onor de Camelat », elle relit Camelat, et se découvre d'autres yeux qu'il y a dix ans. Dans une présentation critique du chant VIII de *Morta e Viva* (*Oc* 226,16-25), il est émouvant de la voir constater quelque chose comme un retournement de ses goûts littéraires. En 1962, elle considère que, maintenant que le style poétique est purifié esthétiquement et libéré de l'idéologie nationaliste, on peut bien se laisser aller à aimer la poésie d'histoire :

Nòstres modèrns an desembartassat l'horizont. Per çò que quauques grands poètas despulhèron lo lengatge fins a lo rendre ascetic, avèm tornat trobar lo sens del discors vertadièr, d'una nauta e plena retorica. Per çò que la reflexion occitana traspasèt un nacionalisme mai o mens conscient, podèm remirar l'istòria, sens marrida consciéncia e nos virar devers una òbra sincèra e d'onestetat. Retrobam amb lo subjècte e lo biais de dire un contact perdut. Camelat es en mièg de nosautres. (Oc 226, 16)

[Nos modernes ont débroussaillé l'horizon. Parce que quelques grands poètes ont dépouillé le langage jusqu'à le rendre ascétique, nous avons retrouvé le sens du discours vrai, d'une haute et pleine rhétorique. Parce que la réflexion occitane a dépassé un nationalisme plus ou moins conscient, nous pouvons admirer l'histoire, sans mauvaise conscience et nous tourner vers une œuvre sincère et honnête. Nous retrouvons avec le sujet et le style un contact perdu. Camelat est parmi nous.]

Ce chant VIII, « Lo diser de Simin Palai », où le poète gascon déploie toute la puissance de sa langue et de sa vision, ce brillant récit de la bataille de Muret où meurt une civilisation, Andrée-Paule Lafont aide pas à pas le lecteur languedocien à le comprendre et à l'apprécier. Et nous pensons que, ce faisant, elle trouve, consciemment ou non, le lieu et le moyen de livrer, en toute discrétion et par poète interposé, son chant du cygne.

Références bibliographiques

Ouvrages d'Andrée-Paule Lafont

Vincens, Suzana. *Lis uelhs e son reiaume*. Toulouse : Institut d'estudis occitans, 1956, coll. « Messatges », 22. 39 p.

Lafont, Andrée et Pierre Lagarde. *De la langue au pays*. Toulouse : Privat, 1951. 239 p.

Lafont, A.-Paule et Claude Liprandi. *Théodore Aubanel. Œuvres choisies*. Avignon : Aubanel, 1961, coll. « Les classiques d'oc ». 196 p.

Lafont, Andrée Paule. *Anthologie de la poésie occitane*. Paris : Éditeurs Français Réunis, 1962. 409 p.

Poèmes de Suzana Vincens

« Estereu ». *Oc* 186 (oct. 1952). 6-8.

« Mitologia ». *Oc* 198 (auton de 1955). 163-164.

« Portisson ». *Oc* 205 (juillet-septembre 1957). 109-110.

Publications critiques d'Andrée-Paule Lafont

cr. Aubanel. *Œuvres choisies*, de C. Liprandi. *Oc* 187 (janv. 1953). 39-40.

cr. J. d'Arbaud, *Li cant palustre* (1951). *Oc* 189 (juillet 1953). p. 55.

cr. H. Espieux, *Lutz dins l'escur*. *Oc* 197 (été 1955). 136-138.

cr. M. Barral, *Los espers e los jorns* / B. Manciet, *Accidents* / J.-P. Cerdà, *Tota llengua fa fòc*, (Messatges 14, 17, 18). *Oc* 199 (janv-mars 1956). 40-45.

cr. D. Saurat, *Encaminament catar*. *Oc* 200 (avril-juin 1956). 187-190.

cr. S. Bec, *Miegterrana* (1957). *Oc* 204 (avril, juin 1957). 100-101.

cr. de L. de Beylié, *Poèmas mistics*. *Oc* 205 (juillet-sept. 1957). 148-149.

cr de Pouèto prouvençau de vuei. *Oc* 206 (oct-déc. 1957). 194-195.

cr. E. Brazès, *L'Ocell de les cireres* (1957). *Oc* 209 (juillet-sept 1958). 150-152.

cr. F. Castan, *Antonin Perbosc. Choix de poèmes occitans*. *Oc* 222 (oct-déc. 1961). 33-35.

Préface à Delfin Dario, *Signes*. Toulouse : Institut d'estudis occitans, 1959, coll.

« Messatges », 26. 4-5.

Préface à Robert Allan, *Lo poèma dis amics*. Avignon : Méditerranée, 1962. n.p.

Préface à Georges Reboul, *Chausida*. Toulouse : Institut d'estudis occitans, 1965, coll. « Messatges ». 35. n. p.

« Réflexions préliminaires à une étude littéraire du XVIII^e siècle occitan ». *Annales de l'IEO* 13 (1953). 1-24.

« La langue d'oc et son enseignement ». Agde : *Bulletin pédagogique de l'IEO* (15 juin 1953).

« Ensenhament e pedagogia ». *Oc* 198 (auton de 1955). 176-177.

« P.-L. Grenièr, poèta de l'estranh ». *Oc* 204 (avril-juin 1957). 87-92.

« Joan Puig i Ferreter et les langues 'régionales' ». *Cahiers pédagogiques de l'IEO* 2 (2^e trim. 1956-57). 8-10.

« Perbosc et l'humanisme enraciné ». *Cahiers pédagogiques de l'IEO* 5 (2^e trim. 1957-1958). 10-11.

« D. Saurat moriguèt a Niça... ». *Oc* 209 (juillet-sept 1958). 149-150.

« Actes d'una renaissança, 1598-1945 ». *Oc* 212-213-214 (avril-déc. 1959). 69-72.

« La des·heita de Murèt ». *Oc* 226 (oct-déc. 1962). 16-17.

Correspondances

Correspondance A.-P. Lafont / Henri Espieux. Béziers : CIRDOC, ms. 663.

Lettres d'Ismaël Girard à Robert Lafont. Béziers : CIRDOC, LAF.O/39.

Lettres d'Henri Espieux à Robert Lafont. Béziers : CIRDOC, LAF.O/36.

Bibliographie critique de l'œuvre d'A-P Lafont

Comptes rendus de *Lis uelhs e son reiaume*

Bec, Sergi. *Oc* 201-202 (juillet-déc. 1956). 265-267.

Rouquette, Yves. *Entretiens* 13 (juillet 1958). 48-49.

Comptes rendus de l'*Anthologie de la poésie occitane*

Barsotti, Claude. « Au Calen de Marsilho. Madame Andrée-Paule Lafont présente son *Anthologie de la poésie occitane* ». *La Marseillaise*, 25 janv. 2, 4 et 5 fév. 1963.

Bec, Pierre. *Cahiers pédagogiques de l'Institut d'études occitanes* 22 (3^e trimestre 1963). 14.

- Castan, Felix-Marcel. « Signification d'une anthologie ». *Cocagne* (1963) [cité dans Castan, *Manifeste multi-culturel*. Montauban : Cocagne, 1984. 103.
- Pessemesse, Pierre. *Action poétique* (déc. 1962). n. p.
- Emmanuel, Pierre. « Un acte de preséncia ». Tr. Pèire Bec. *Oc* 227-228 (gen-junh 1963). 3-11.
- Lacôte, René. « La poésie occitane ». *Les Lettres Françaises* 948 (18 octobre 1962). 2.
- Lesaffre, Jean. *La France latine* 16 (octobre-décembre 1963). 28-29.
- Malrieu, Jean. *Les Cahiers du Sud* 369 (déc-janv. 1963). 304-305.
- Weber, Henri. *La Pensée* 109 (juin 1963). 139.

Textes d'autres auteurs

- Antonin Perbosc. *Choix de poèmes occitans*. Tr. et présentation Félix Castan. Toulouse : IEO, 1961, coll. « Maîtres de la poésie occitane ».
- Saurat, Denis. *Encaminament catar*. Introduction, tr. et notes Jean-François Courouau. Toulouse : PU du Mirail, 2010.
- Poueto prouvençau de vuei. *Poètes provençaux d'aujourd'hui*. Préface B. Taladoire. Aix-en-Provence : Groupamen d'estudi prouvençau, 1957.

Études

- Aragon, Louis. « La Leçon de Ribérac ou l'Europe française ». *Fontaine* 14 (juin 1941). 286-304.
- Castan, Félix Marcel. « La granda generacion de 1900 ». *Oc* 186 (oct. 1952). 18-27 ; *Oc* 187, (janv. 1953). 14-22 ; *Oc* 188 (avril 1953). 23-29 ; *Oc* 189 (juillet 1953). 16-26.
- Gardy, Philippe. « Une stratégie peut-elle en cacher une autre ? Fonder une 'nouvelle littérature' en occitan, 1945-1960 ». *Plumas* 1 (2021). [En ligne]
<https://plumas.occitanica.eu/198>
- Lafont, Robert. *Mistral ou l'illusion* Paris : Plon, 1954 [Energas : Vent Terral, 1980].
- Martel, Philippe. « Sur l'autre rive, les poueto prouvençau de vuei ». *Max Rouquette et le renouveau de la poésie occitane*. Dir. Marie-Jeanne Verny et Philippe Gardy. Montpellier : PULM, 2009. 294-309.

- Torreilles, Claire. « Les premières anthologies occitanes et l'ouverture d'un champ littéraire ». *Max Rouquette et le renouveau de la poésie occitane*. Dir. Marie-Jeanne Verny et Philippe Gardy. Montpellier : PULM, 2009. 310-327.
- Torreilles, Claire. « Henri Espieux, directeur littéraire de *Messatges*. 1950-1960 ». *Plumas* 1 (2021). [En ligne] <https://plumas.occitanica.eu/248>
- Toti, Yves. *Oc. Pèlerin de l'absolu. Un bout de chemin (1924-1964)*. Mouans-Sartoux : Éditions de la revue *Oc*, 1996.
- Verny, Marie-Jeanne. « La littérature occitane dans les manuels scolaires ». *Lengas* 83 (2018). 89-95. [En ligne] <https://journals.openedition.org/lengas/1416>